

Scène
conventionnée
Art en
territoire

L A P
OU
DRERIE
Théâtre des habitants

Hors champs

(titre provisoire)

Texte Dorothee Zumstein

Mise en scène Valérie Suner

couleur

couleur

L'équipe

Processus d'enquête Valérie SUNER et Dorothée ZUMSTEIN

Texte Dorothée ZUMSTEIN

Mise en scène Valérie SUNER

Distribution en cours

Costumes Cécilia DELESTRE

Création lumière et scénographie Laurent BÉAL

Création sonore Simon PÉNEAU

Production

Production La Poudrerie - Théâtre des habitants, scène conventionnée « Art en territoire » à Sevrans

Coproductions TRAUSVERSALES - scène conventionnée cirque à Verdun

La Poudrerie - Théâtre des Habitants reçoit le soutien de la Ville de Sevrans, du département de la Seine-Saint-Denis, de la Région Île-de-France, de la Préfecture de la Seine-Saint-Denis dans le cadre de la Politique de la Ville et de la DRAC Île-de-France

Calendrier de création

2024

Décembre Résidence de création à Verdun

2025

Janvier Résidence de création à Verdun

Janvier-février Résidence de création à Sevrans (Seine-Saint-Denis) et en Seine-et-Marne

Mars-avril Écriture

Juin (prévisionnel) Travail à la table et lecture

Octobre (du 20 au 24/10) (prévisionnel) Première semaine de répétitions

Décembre (du 8 au 19/12) (prévisionnel) Répétitions

2026

Janvier (du 5 au 15/01) (prévisionnel) Répétitions

16 janvier Création pour les salons

Janvier-juin 2026 25 représentations hors les murs « théâtre à domicile » sur le territoire de Sevrans

À définir Période de représentation à Verdun

La thématique : *Interdépendance*

Les petits ruisseaux font les grandes rivières – *Ovide*

Enquête sur l'interdépendance dans le milieu agricole

Après *Tout ce qui ne tue pas* (qui traitait des difficultés, des injustices et des dangereuses tentations auxquelles se voyaient confrontés les jeunes hommes « de cité » entre 18 et 35 ans), *Une Vague dans la ville* (qui s'attachait, entre autres, au projet de création d'une vague de surf géante à Sevrans) et *Une de perdue* (inspiré par l'explosion des cas de prostitution des mineures dans le 9.3.) notre prochaine création s'articule autour des grandes questions – ou des grands défis – que posent les différents types d'agriculture. Elle s'inscrit dans la thématique de la **saison 25-26 de La Poudrerie**, à savoir **l'interdépendance**. C'est cette notion qui nous fera considérer ces questions sous l'angle plus global du rapport de l'être humain à la nature. Peut-on interférer dans l'ordre du vivant sans risquer de le tuer dans sa globalité quand tout, dans la nature, n'est qu'interdépendance et interaction ? Est-il bien raisonnable (l'a-t-il jamais été) d'élever, de cultiver et de produire à des seules fins de productivité maximale, sans tenir compte du vaste réseau écologique dont nous faisons partie ?

Si, à l'inverse, l'on décide de s'en soucier, comment s'y prendre ? Et surtout, par où commencer ?

Le processus d'enquête

Une campagne d'interviews

De même que pour les créations susmentionnées, nous avons procédé, en premier lieu, à un long travail d'enquête sur le terrain. Il s'est étendu, pour la première fois, au-delà de Sevrans et de ses environs. Nous avons ainsi rencontré, ou/et interviewé des maraîchers, des éleveurs, des céréaliers, une viticultrice, des forestiers, des experts des haies et en gestion de l'eau, des chercheurs en Seine-Saint-Denis, en Seine-et-Marne, dans le grand Est et dans les Pyrénées-Orientales. Des agriculteurs conventionnels, qui ont recours à des engrais et pesticides dont ils craignent l'interdiction prochaine (mais à jour constamment retardée). Et des agriculteurs ou des maraîchers bio, issus ou non issus du milieu agricole (les fameux NIMA).

1918 - 2018

C'est sur les lieux d'un carnage d'une inconcevable ampleur, à Verdun, qu'a débuté notre campagne d'interviews. Verdun constitue pour beaucoup le théâtre de la première guerre *industrielle*. *Cent ans après, la terre recrache encore des corps*, titrait, en 2018, une grande chaîne d'info. Sur ce territoire vérolé d'obus, la terre ne cache (ni ne recrache) pas que des morts.

Associée au réchauffement climatique, la pollution – constamment reconsidérée à la hausse – de la première

Maquette réalisée par un paysan au moment de la guerre 14-18. Verdun. © La Poudrerie



guerre mondiale diffuse son lent poison dans les terres et constitue, par certains de ses aspects, une véritable bombe à retardement, jusqu'à la toute récente *crise des scolytes* qui trouve son origine dans cette première guerre industrielle. En 1918, forêts détruites et terres devenues impropres aux cultures sont massivement et hâtivement replantées d'épicéas – cette essence à croissance rapide, très prisée par l'industrie du bois, est fournie par l'Allemagne au titre des réparations dues par l'ennemi vaincu. Un siècle plus tard, le réchauffement climatique accélérant le rythme de reproduction du scolyte – coléoptère qui creuse des galeries entre l'écorce et le bois de l'épicéa – ce sont des forêts entières qui « tombent », dans ce qui nous est décrit par les forestiers interviewés comme des *attaques*, un *combat*, voire une *guerre*.

Remembrement... ou démembrement ?

Dans les propos de nos interviewés éleveurs ou agriculteurs, il a beaucoup été question d'un autre bouleversement radical, celui causé par le grand *remembrement*. Bouleversement d'ordre économique, mais aussi et surtout d'ordre social et psychique. Initié au lendemain de la seconde guerre mondiale, à des fins d'accroissement de la productivité et dans un contexte où il fallait nourrir des populations (encore soumises, jusqu'en 1949, aux tickets de rationnement) ce rassemblement des petites parcelles en grosses parcelles adaptées à la motorisation, impliquant une véritable reconfiguration du paysage est en grande partie responsable de l'aspect actuel de nos campagnes.

Je ne sais combien de fois le mot « démembrement » nous est venu au cours de nos conversations et de nos échanges. Ce n'est pas un lapsus innocent. Il y a eu arasements des talus, arrachement des haies* souvent imposés aux agriculteurs. Il y a aussi eu des suicides, des dépressions et des internements abusifs. Ce bouleversement s'est souvent imposé au prix d'un long et peu glorieux enfumage.

D'autres paroles, d'autres solutions, issues d'un savoir ancestral, d'une capacité naturelle d'adaptation, et de l'intuition d'hommes et de femmes vivant depuis plusieurs générations en interaction avec la nature – ont été ainsi négligées ou passées sous silence au profit de discours et de promesses plus *spectaculaires* et d'une idée de *progrès*.

On sait désormais que derrière cet argument de *nourrir les populations*, il y en avait d'autres, moins avouables, telle la reconversion des fabricants des chars de combat, et le besoin de fournir en main d'œuvre (pour une grande part des agriculteurs désormais sans terres et sans emploi) les usines en expansion. Rappelons que Renault produit son premier tracteur... en 1918, reconvertissant à cet effet les lignes de production des véhicules militaires. Mécanisation de l'agriculture accélérée par la contrainte, imposée par le plan Marshall à partir de 1948, d'acquérir du matériel agricole américain (John Deere, Farmall et autres). Cette interdépendance entre agriculture et industrie met la première dans la double obligation de recourir aux productions de la



Champs de bataille,
L'Histoire enfouie
du remembrement
d'Inès Léraud et Pierre
Van Hove. Editions
Delcourt.

*Aujourd'hui reconnues comme un enjeu écologique majeur, elles régulent le climat, luttent contre l'érosion des sols et de la biodiversité.

seconde *et*, dans le même temps, de fonctionner, en termes de productivité, sur le même mode. Or nous savons à quelles impasses écologiques – et pour finir, économiques – risque de nous conduire (et nous conduit déjà) une politique agricole érigée hier encore en modèle, une idée du progrès guidée par le seul volume de production.

T et G, deux exemples que tout semble opposer

Face à ces vicissitudes (ou impasses, tout dépend du point de vue) nos interviewés ne réagissent pas de la même manière, même si aucun d'entre eux n'aurait idée de nier la réalité du réchauffement climatique et de ses effets : c'est qu'ils sont aux premières loges. Si certains tentent simplement, comme leurs aïeux, de s'adapter – quitte, pour cela, à perpétuer un cercle vicieux en ayant recours à des moyens dont on connaît aujourd'hui les effets nocifs à court et à long terme, d'autres cherchent à limiter l'impact de leurs activités. Et puis, il y a ceux qui sont décidés à faire *autrement* – nous soulignons car c'est, précisément, cet *autrement*, qui les fait (re)venir à la terre.

Celui de T, d'abord, céréalier et éleveur fier de léguer un jour à sa fille (qui souhaite reprendre la ferme) des terres héritées de ses parents, paysans pauvres, qu'il a agrandies et fait fructifier au prix d'un travail de damné et d'un endettement sur plusieurs décennies, avant d'atteindre la rentabilité et même une certaine aisance. T redoute l'interdiction – ou limitation – prochaine de certains intrants (pesticides et insecticides aux effets pourtant aujourd'hui bien connus sur la santé et sur l'environnement. Car la lutte contre les insectes « ravageurs », de plus en plus résistants aux intrants, exige, nous explique-t-il, des produits toujours plus puissants. Parallèlement, des éoliennes ont été implantées sur ses terres. On connaît désormais l'impact dramatique qu'ont celles-ci sur les populations de chauves-souris. Or les chiroptères, parce qu'ils se nourrissent d'insectes – et, plus précisément, d'insectes ravageurs de cultures – constituent le meilleur des insecticides naturels. On le voit : toute prétendue « solution miracle » a ses limites.

T et sa fille n'hésitent pas, comme beaucoup de conventionnels, à qualifier de *sale* les récoltes mêlées d'adventices (celles-là même que la culture populaire désigne comme de « mauvaises herbes » et la bible comme cette *ivraie* à séparer du bon grain). Il rechigne à replanter des haies sur son terrain, alors que les haies ont leur rôle à jouer dans la gestion durable des adventices, comme l'ont prouvé des études récentes*. Rien d'étonnant, quand on subventionnait, il n'y a pas si longtemps, leur arrachage ! Peut-on pour autant en vouloir à T ? Ballotés par les injonctions de la politique agricole commune qui donnent souvent, au fil du temps, l'impression de tenir de la double-contrainte, beaucoup sont pris, comme lui dans un cercle vicieux où seule importe – on les comprend – la survie de leur exploitation. Pas facile de penser sur le long terme quand on a – pardonnez-nous l'expression – le nez dans le guidon.

* Des scientifiques d'INRAE, en partenariat avec des équipes de l'Université de Rennes 1, du CNRS et de l'Anses, ont étudié les impacts des paysages bocagers sur les adventices. Leurs résultats démontrent que les paysages bocagers favorisent la diversité en adventices, sans pour autant augmenter leur abondance dans les champs. Par leurs effets bénéfiques sur la flore, les haies pourraient donc favoriser la gestion durable des adventices et la conservation de la biodiversité dans les champs. » (Source : université de Rennes.)

Le film *Petit paysan* de Hubert Charuel



Aux antipodes, voici l'exemple de G, trentenaire passé par des études et un emploi dans la finance. G a repris l'exploitation familiale, un élevage de vaches laitières, contre l'avis de son père. Celui-ci ne souhaitait pas voir ses enfants lui succéder, la famille ayant payé un lourd tribut à l'exposition aux intrants : trois cancers de la prostate sur une seule génération. Or pour le fils devenu jeune père, le passage au bio était, au-delà de la condition *sine qua non* de son exercice de la profession, une manière de protéger ses enfants en contribuant à dessiner, en toute conscience, un avenir libéré des poisons du passé. Il est endetté, mais s'y attendait : son investissement, en temps et en moyens, s'inscrit dans la durée. Ces entreprises vertueuses, on s'en rend compte, ne sont pas autant aidées que l'exigeraient, à nos yeux, le bon sens et le bien commun. Tenir suffisamment longtemps pour *faire école* n'est pas chose aisée quand les marges opérées sur les produits bio par la grande distribution sont en constante augmentation, alors même que les producteurs de bio voient leurs crédits et leurs aides baisser.

Des alternatives

Bien que G soit fils d'agriculteurs, sa démarche est plus proche, par bien des points, de celle de certains NIMAs que nous avons pu rencontrer – dans le Grand Est ou en Seine-Saint-Denis – qu'à celle des conventionnels. C'est que les uns et les autres sont (re)venus à la terre après avoir tâté du monde du travail dans des domaines a priori très différents : sciences du langage, sciences politiques, finance, optique... Loin d'être les *doux rêveurs* que leurs détracteurs – et certains conventionnels – veulent ou ont voulu voir en eux, ces nouveaux acteurs du monde agricole ont les pieds sur terre et (re)viennent au maraîchage et/ou à l'élevage avec l'objectif de les pratiquer de manière *exemplaire*. Au sens propre : en effet, il s'agit à la fois pour eux d'initier de nouveaux modèles *et* de prouver leur viabilité. Certains choisissent ainsi de faire de ces modèles un outil de sensibilisation du public à une autre manière de faire – une alternative au fameux TINA (*There is no alternative*). Ainsi C, ingénieur agronome sevranaise qui nous a reçues dans la ferme pédagogique de six hectares* qu'il a montée à la frontière du Loiret et de la Seine-et-Marne, allie un savoir-faire ancestral – celui de son grand-père, paysan algérien – à une philosophie de vie et à des valeurs qui, comme G, l'incitent à mettre le bien-être de ses enfants au premier plan, loin de la notion de « sacrifice » auxquelles les soi-disant *Trente Glorieuses* ont trop souvent donné lieu. On le voit, G et C revendiquent, pour eux et leur famille, une réelle qualité de vie, laquelle n'est nullement incompatible – bien au contraire – avec la décroissance. Partant du constat que le modèle agricole dominant est condamné, à brève échéance, par sa dépendance au pétrole, P est d'avis qu'il faudra, tôt ou tard (quand tous on sera *au pied du mur ?*) revenir aux petites parcelles, aux cultures variées et à la traction animale, bref, au modèle *d'avant le remembrement*.

Dans le Grand Est, M œuvre aussi en ce sens. M est un NIMA. Revenu s'installer dans sa région d'origine après avoir longtemps vécu ailleurs et effectué de brillantes études de linguistique, M n'a pas encore trente ans. Il est très préoccupé par les questions d'environnement et ses lectures et sa réflexion l'ont conduit à devenir pépiniériste, spécialiste des haies. L'implantation ou le replantage de haies sur les cultures, et l'agroforesterie en général, constitue, on le sait, un enjeu majeur de la biodiversité, participant** d'une même volonté non tant de défaire ce qui a été fait que de refaire ce que l'on a défait, qu'il s'agisse des éléments qui constituent un milieu naturel, ou des solutions ancestrales et salubres qui avaient été trouvées par l'homme pour s'y adapter – et qui ont été mises à bas en l'espace de quelques décennies. La chose est désormais bien documentée : le *remembrement* – et

* De tels lieux – venant pallier à un maillon manquant – s'avèrent à nos yeux indispensables. En effet, nous avons pu constater que plusieurs élèves du lycée agro-écologique de Sevrans ne s'étaient jamais, avant l'année dernière, rendus à la campagne – et encore moins dans une exploitation.

** Au même titre que les opérations de reméandrement, qui s'attachent à redonner aux cours d'eaux détournés leurs méandres d'origine.

l'arasement des haies et des talus qui l'a accompagné – a créé des inimitiés telles que, dans certaines campagnes, des habitants se connaissant depuis toujours ne s'adressaient plus la parole. C'est que la haie, au fond, rassemble davantage qu'elle ne clôture. Alors, qui de mieux désigné que M, chercheur en linguistique, et spécialiste de la communication non violente, pour promouvoir son rétablissement et (r)ouvrir le dialogue avec des agriculteurs de tous bords, bio ou conventionnels ?

F appartient à la même génération que M. Diplômé en agronomie et écosystèmes agricoles et forestiers, il est animateur pour une CUMA*.

Le rôle de F, en tant qu'animateur, consiste à démontrer aux agriculteurs qu'ils ont tout intérêt à entretenir et à valoriser leurs haies plutôt qu'à s'en débarrasser (comme les agriculteurs sont encore autorisés à le faire, en dehors des périodes de nidification). Il leur expose, démonstration à l'appui, que leurs haies peuvent être transformées en plaquettes (elles-mêmes commercialisables et/ou utilisables comme combustible ou comme substitut à la paille).



Re-plantation
de haies. © La
Poudrerie

Sur une échelle bien plus vaste, nous nous sommes intéressées au cas de V. Écrivaine, fille de châtelains et héritière, avec ses cousins, de cinq cents hectares de plaine céréalière, elle a d'abord eu du mal à convaincre ceux-ci (plus attachés aux cours de Wall Street qu'aux produits de la terre) de s'associer à son projet pour la propriété familiale : conservation des sols, agroforesterie, réhabilitation du potager... Elle a dû, pour y parvenir, leur vanter le projet au moyen de leurs arguments à eux : son investissement sera rentable. Or, pour la première fois depuis le début de cette aventure au long cours et à grande échelle, la voici endettée. Parviendra-t-elle à convaincre ses cousins de continuer sur ce modèle et d'investir, afin de permettre l'achat de nouveau matériel ? Seront-ils sensibles à ses arguments ? À ce jour, la question reste ouverte.

Certains, comme C, de la ferme pédagogique, regrettent que la *valorisation* demeure un argument-clé quand le seul bénéfique écologique – la protection de la nature et de la biodiversité – devrait, à leurs yeux, suffire. Ils se désolent de constater qu'il faille encore avoir recours à des arguments de rentabilité quand, de leur point de vue, nous n'avons d'autre choix possible qu'adopter de nouveaux paradigmes.

Pour autant – et même si le temps presse – le monde n'est pas prêt à changer ses usages et les arguments utilisés pour convaincre les investisseurs demeurent souvent, hélas, ceux du « vieux monde ».



Entrée du lycée agro-
écologique de V. © La
Poudrerie

Valérie Suner et Dorothee Zumstein

Testament d'un paysan en voie de disparition
et L'héritage refusé, livres ayant nourri nos
recherches.



* Coopérative d'utilisation du matériel agricole, où les agriculteurs mutualisent leurs moyens (matériel agricole, etc.)

Le spectacle

Forme dramaturgique

À l'heure qu'il est, nous pensons un spectacle pour trois comédien·nes, et imaginons :

- Un enchaînement kaleïdoscopique de scènes ou tableaux de durée inégale.
- Ces scènes et ces tableaux rendront compte de la diversité des récits, des points de vue, et de situations rencontrés, pour dresser une sorte d'état des lieux consécutif à notre enquête.
- Des situations – plus que des histoires. Une forme de circularité (laquelle est au centre de notre thématique – qu'elle soit rompue ou en phase de réhabilitation.)
- Des scènes brèves, d'autres plus longues – des mini-pièces ou dramuscules, se répondant, s'opposant, se complétant – voire s'enchaînant sur le mode d'un « marabout d'ficelle ».
- Le thème de l'interdépendance doit inspirer la forme du projet – et non sa seule thématique.
- Un matériau mouvant, à même de rendre compte de l'infinie diversité du rapport à la terre, et des contradictions animant les uns et les autres de ses acteurs.
- Une réflexion sur le langage (ou sur la langue de bois liée aux injonctions contradictoires imposées aux conventionnels.)
- L'évocation, en creux ou en plein : des traumatismes de la guerre et des remembrements ; des difficultés auxquelles tous les acteurs du monde agricole se trouvent confrontés – ceux qui entretiennent le cercle vicieux et ceux qui « veulent bien faire » ; de la quasi impossibilité d'agir sur le vivant sans risquer de rompre un réseau d'interactions ; des effets pervers des « solutions miracles », éoliennes ou méthanisation et, plus généralement, de la récupération, par l'industrie, de processus qui ne lui étaient pas destinés...

Nous souhaitons faire se confronter les différents points de vue dans un monde où – nous l'avons vu d'entrée – chacun a ses raisons. La souplesse de la forme choisie permettra de basculer d'un siècle à l'autre. On pourra aussi, si besoin est, faire parler les insectes, ou les oiseaux nichant dans les haies...



Dorothee Zumstein et Valérie Suner

Hors champs (titre provisoire) est la 4^{ème} collaboration de Dorothee Zumstein et Valérie Suner. Si c'est une réponse au thème de l'interdépendance proposé par la Poudrerie, c'est également une suite logique à leurs précédentes collaborations. En effet, l'un des interviewés du spectacle *Tout ce qui ne tue pas*, à l'époque ingénieur, s'est aujourd'hui reconverti et a fondé une ferme pédagogique en Seine-et-Marne, visitée dans le cadre du processus d'enquête préalable à l'écriture de *Hors champs*, tandis qu'*Une vague dans la ville* s'intéressait au « remplacement » de la dernière zone agricole de Sevrans par une vague de surf géante.

Hors champs s'inscrit à ce titre dans une réflexion ciblée, qui est cependant nourrie par une collaboration riche de plusieurs années et d'une alchimie artistique indéniable.



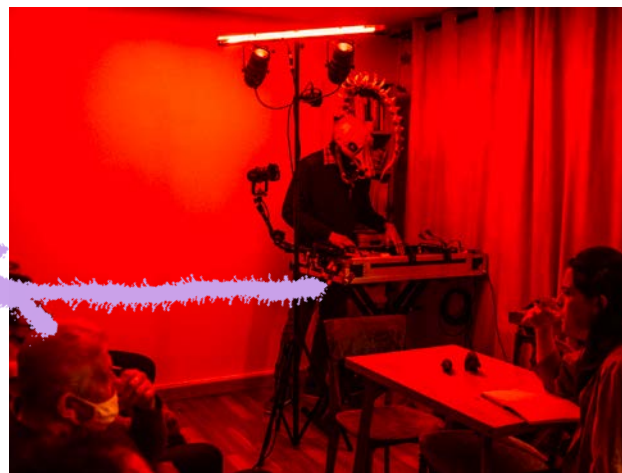
© Fred Chapotat

2018 *Tout ce qui ne tue pas*

En 2018, Valérie Suner et Dorothee Zumstein initient leur première collaboration pour ce qui deviendra *Tout ce qui ne tue pas*. En interrogeant les jeunes hommes sevransais de 20 à 35 ans, elles ont cherché à écouter les parcours de vies, les quotidiens et les rêves de cette partie de la population, particulièrement stigmatisée par les médias et soumise aux préjugés.

2021 *Une vague dans la ville*

En 2021, Valérie Suner et Dorothee Zumstein travaillent sur une nouvelle création, *Une vague dans la ville*, animée par leurs propres inquiétudes sur le désastre écologique à venir et inspirée des controverses environnementales locales liées aux mutations actuelles des villes de Seine-Saint-Denis.



© Fred Chapotat



2023 *Une de perdue*

Depuis plusieurs années, La Poudrerie, qui centre son travail sur une approche participative et traite de sujets de société, a été approchée aussi bien par des associations locales que par la municipalité pour aborder la question de la prostitution des mineures. Le spectacle a été écrit à partir d'un grand travail d'enquête sur le territoire et s'adresse aux adolescent·es, à partir de 12 ans. Des ateliers à destination des élèves de collèges, mais également des professionnel·les ont été mis en place autour du spectacle en partenariat avec le service enfance.

© Fred Chapotat

Scène
conventionnée
Art en
territoire

LA POUDRERIE

Théâtre des habitants

Implantée à Sevrans depuis 2011 et dirigée par Valérie Suner, **La Poudrierie** développe un projet original, qui place les habitants de ce territoire à l'origine et au cœur de son action et défend **un théâtre de la socialité**. La Poudrierie réinvente ainsi le rapport aux spectateurs-rices par une approche participative (création de pièces de théâtre avec les habitant·e·s et à partir de leurs vécus et leurs expériences), et des modes de représentation inédits (formes immersives, spectacles à domicile).

Depuis 2019, **La Poudrierie** s'est engagée dans une démarche de transversalité, afin de pousser plus loin la réflexion sur la création participative, sa dimension populaire, son influence sur le lien social et le réinvestissement de la vie citoyenne. En accueillant en résidence des collectifs pluridisciplinaires réunissant artistes, chercheur·ses et acteurs-rices associatifs, le Théâtre entend questionner le rôle des artistes dans la Cité et la façon dont les arts peuvent prendre part aux débats sociétaux en cours.

En 2020, **La Poudrierie** obtient l'appellation de **Scène conventionnée d'intérêt national « Art en territoire »** pour la création participative.

Chaque saison, La Poudrierie invite quatre équipes artistiques à créer un spectacle pour le domicile, suivant un cahier des charges bien précis qui invite notamment les compagnies à rencontrer au moins 30 personnes du territoire, de la manière qu'elles veulent. Chaque équipe passe toute une saison en résidence avant de créer son spectacle. Les équipes en résidence durant la saison 24-25, et qui créeront durant la saison 25-26 ont pour thématique commune : **l'interdépendance**.

L'équipe du spectacle

Dorothee Zumstein • Autrice

Les premières pièces de Dorothee Zumstein, *Big Blue Eyes* et *De qui sommes-nous les abeilles*, sont créées à la Comédie de Clermont-Ferrand par la compagnie **Les Gemmes** en 2006 et 2008.

Dorothee Zumstein est autrice associée au CDN de Sartrouville de 2008 à 2011. Elle collabore notamment avec Laurent Fréchuret pour la pièce jeune public *Harry et Sam*, ainsi qu'avec Eric Massé autour du spectacle *Migrances* crée aux Subsistances.

En 2011, elle publie *L'orange était l'unique lumière*, puis en 2012, *Never, never, never*, mise en scène en 2017 par Marie-Christine Mazzola au Théâtre-Studio d'Alfortville. En 2012, elle obtient une bourse du CNL pour sa pièce *Ammonite* qui est présentée aux 40^{ème} rencontres de la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon.

En 2017, Julie Duclos met en scène la pièce *Big Blue Eyes* au théâtre national de la Colline sous son titre anglais *Mayday*. Le texte, publié aux Editions Quartett, est finaliste des Grands Prix Littérature Dramatique 2018 et reçoit le prix coup de cœur de l'association *Des jeunes et des lettres*.

Angliciste de formation, Dorothee Zumstein a traduit plusieurs pièces de Shakespeare : *Le Roi Lear* et *Richard III* pour Laurent Fréchuret, *Macbeth* pour Éric Massé, *La Tempête* pour Dominique Lardinois, ainsi que *Massacre à Paris* de Christopher Marlowe pour Laurent Brethome.

En 2018, Dorothee Zumstein et la metteuse en scène Valérie Suner collectent les témoignages de jeunes hommes de Seine-Saint-Denis pour la pièce *Tout ce qui ne tue pas*, interprétée par Teddy Chawa et Julien Léonelli et co-produite par Les Tréteaux de France. La pièce est présentée 30 fois en appartements.

Valérie Suner et Dorothee Zumstein renouvellent leur collaboration en 2021 avec la pièce *Une vague dans la ville* en 2021, également écrite d'après un processus d'enquête, puis avec *Une de perdue* en 2023.



Photo prise lors de la campagne d'entretiens © La Poudrerie

Valérie Suner • Metteuse en scène



Photo prise lors de la campagne d'entretiens © La Poudrerie

En 1993, Valérie Suner fonde une compagnie franco-tchèque de théâtre de recherche qui initie des projets artistiques européens. A partir de 1997, elle collabore en France aux mises en scène de Michel Fagadau (directeur de la Comédie des Champs-Élysées), de Gabriel Garran (directeur du TILF) et de Michael Batz avec qui elle dirige la Compagnie Yorick jusqu'en 2010.

Depuis 2011, elle dirige à Sevrans, en Seine-Saint-Denis, **La Poudrerie** qu'elle a fondée avec Alain Grasset. Elle y propose des projets culturels capables de tisser du lien social et poursuit la mise en scène, notamment avec des spectacles créés pour le domicile et inspirés de rencontres

et d'interviews sur le territoire: *Le Prince Charmant* (Alain Pierremont, 2013), *Ailleurs* (Alain Pierremont, 2015), *Je suis une femme mais je me soigne* (Marie-Capucine Diss, 2017).

En 2018, elle entame une première collaboration avec l'autrice Dorothée Zumstein pour la création du spectacle *Tout ce qui ne tue pas*.

Durant la période de confinement liée à la crise sanitaire de la COVID 19, Valérie Suner crée la pièce radiophonique *La Cuisine* (Alain Pierremont, 2021) qui sera diffusée en podcast.

En 2021, Valérie Suner et Dorothée Zumstein travaillent sur une nouvelle création, *Une vague dans la ville*, animée par leurs propres inquiétudes sur le désastre écologique à venir et inspirée des controverses environnementales locales liées aux mutations actuelles des villes de Seine-Saint-Denis. Elles réitèrent cette collaboration en 2023 et créent ensemble le spectacle *Une de perdue*.

Parallèlement à ces formes intimistes, Valérie Suner met également en scène des **créations participatives « grands formats »** sur plateau ou dans l'espace public. En 2019, elle met à l'honneur les parcours d'émancipation de neuf femmes du territoire dans le spectacle *Des fleurs qui s'ouvrent en mars on n'a que le regard* co-écrit avec l'auteur Mohammed Rouabhi. En 2021, 2022 et 2023, elle met en scène l'**Odyssée à Sevrans** : une parade sur le canal de l'Ourcq symbolisant les liens entre performance sportive et artistique.

En 2023, Mme Eva Nguyen Binh lui remet la Légion d'honneur.

Laurent Béal • Création lumière et scénographie

Laurent Béal, concepteur lumière depuis 35 ans, compte à son actif plus de trois cent soixante quinze créations lumière dans le spectacle vivant, principalement dans le théâtre, mais aussi la comédie musicale, la danse et le cirque.

Il travaille entre autres pour Patrice Kerbrat, Stéphane Hillel, Jean-Michel Ribes, Didier Long, Anne Bourgeois, Olivier Patey, Premier Danseur et Chorégraphe de l'Opéra de Paris, Valérie Suner, Arnaud Denis, José Paul, Isabelle Nanty, Jean Rochefort, Patrice Leconte, Jacques Gamblin, Samuel Benchétrit, Josiane Balasko, Fabrice Luchini, Nicolas Nebot, Thierry Harcourt et une trentaine d'autres metteurs en scène, musiciens ou chorégraphes.

Il crée des liens privilégiés avec tous ces artistes qui font aussi appel à lui pour ses conseils qui dépassent la lumière de leurs spectacles.

Il a été nommé douze fois aux Molières comme meilleur créateur lumière. Les productions font aussi appel à lui pour les captations et les diffusions en direct des spectacles qu'il éclaire.

Jacques Gamblin, qui le surnomme « Laurent l'élégant », dit de lui : « Il sculpte le noir, l'habille de clarté. Du noir nu, il fait une mariée. Parce que derrière l'artiste se cache l'artisan inspiré et inspirant qui écrit des poèmes de lumières. »



© DR

Simon Péneau • Création sonore

Simon Péneau sonorise et crée des bandes sonores pour le théâtre depuis 4 ans.

Après ses formations en audiovisuel, en musicologie et en ingénierie sonore, il collabore et travaille avec les metteur·euses en scène Valérie Suner (Théâtre de La Poudrerie), Louis Barthélémy (Cie J'ai Tué mon Bouc), Lucie Dordoigne et Anaïs Durant (Labande Dordur), Clémence Coullon.

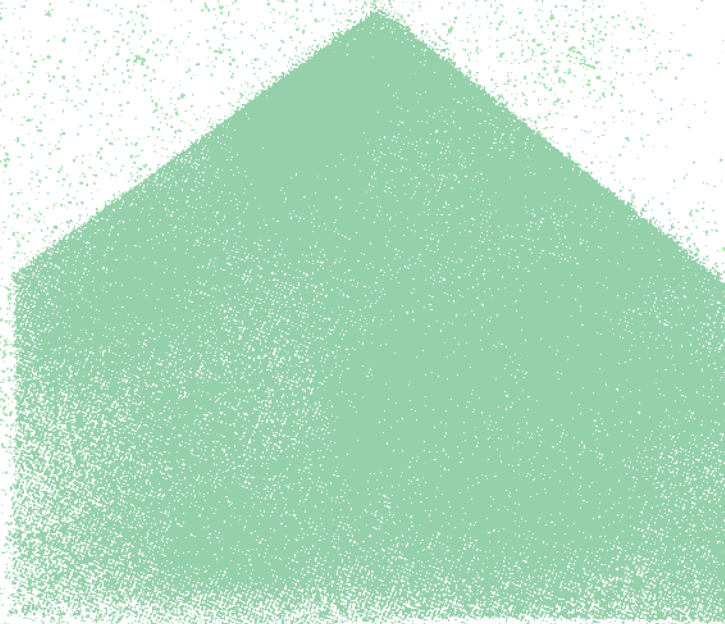
En parallèle, il travaille comme preneur de son pour le cinéma avec Anaïs Tohe Commaret et développe sa pratique musicale à travers plusieurs projets musicaux.

Hors champs (titre provisoire) est sa quatrième collaboration avec Valérie Suner.

Cécilia Delestre • Création des costumes

Diplômée de l'ENSATT, Cécilia Delestre, costumière-scénographe pour le spectacle vivant, accompagne entre autres Guillaume Barbot et Anne Monfort pendant plus de 10 ans dans leurs écritures de plateau. Attachée aux valeurs de l'éducation populaire, elle travaille avec Robin Renucci depuis 2004, d'abord à l'ARIA, puis aux Tréteaux de France et au Théâtre de La Criée en assistant Jean-Bernard Scotto. Par ailleurs, elle enseigne à l'école de La Générale à Montreuil.

En 2018, forte de ses convictions, elle rejoint le projet d'écriture participative ancrée dans un territoire de Valérie Suner et conçoit les costumes de ses 3 dernières créations.



La Poudrerie - Théâtre des Habitants

6 avenue Robert Ballanger - 93270 Sevrans

01 41 52 43 34

contact@lapoudrierietheatre.fr

lapoudrierietheatre.fr